

Nouveaux Cahiers du socialisme



Introduction au dossier

Ariane Bilodeau, Stéphane Chalifour, Yannick Delbecque, Anne-Marie Le Saux et Judith Trudeau

Numéro 15, hiver 2016

Les territoires de l'art. Art et politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bilodeau, A., Chalifour, S., Delbecque, Y., Le Saux, A.-M. & Trudeau, J. (2016). Introduction au dossier. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (15), 6–8.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Introduction au dossier

ARIANE BILODEAU, STÉPHANE CHALIFOUR, YANNICK DELBECQUE,
ANNE-MARIE LE SAUX ET JUDITH TRUDEAU

« Nous ne vivons plus dans le beau » dira le sociologue Guy Rocher¹ en parlant de ce Québec aux formes *austéritaires*. Notre rapport à l'esthétique, au politique, au commun, à la diversité des formes d'expression artistopolitique n'a cessé de nous questionner tout au long de la préparation de ce dossier. Si notre génération porte en elle la mémoire du *Refus global*, c'est-à-dire de l'apport central des arts accompagnant nos décisions collectives, le printemps rouge des étudiantes et des étudiants est venu raviver ce souffle contestataire, nous invitant de nouveau dans « la beauté de la colère », le refus du paternalisme étatique, l'effervescence de la création dans la reconquête des espaces publics, la beauté d'exister en ces temps postréférendaires. De *Speak white* à *Speak red*, l'histoire d'une révolte créative se dresse encore, reconfigurant irrémédiablement les pourtours d'un monde à construire, à parfaire. Si la révolte contre l'autorité jugée illégitime amalgame *le juste et le beau*, en des temps plus paisibles, la conjugaison entre les arts et le politique demeure sujette à interprétation y foulant d'innombrables territoires et axes d'analyse.

La liberté guidant ces pages devient un concept privilégié pour comprendre la démarche des auteur-es. En effet, comme un sursaut dans les tableaux, la liberté revient, tel le symbole dans la toile d'Eugène Delacroix², dans de nombreux textes. Elle pourra, dans un premier temps, être associée à *l'insoumission qui fait créer*. Dire NON. NON à la guerre menée pour des motifs injustifiables (David Fennario) ; NON à la logique capitaliste qui colonise nos esprits en se nourrissant de nos affects (Érik Bordeleau) ; NON à cette même logique qui amenuise notre vocabulaire en une novlangue de l'efficacité (les situationnistes de David Beaudin Hyppia et le micropolitique de Steve Giasson).

1 Guy Rocher, conférence d'ouverture du colloque *Cégep inc. La destruction programmée de la culture*, Nouvelle alliance pour la philosophie au collège (NAPAC) et Chaire UNESCO de philosophie, Montréal, 19 septembre 2015.

2 Eugène Delacroix, *La liberté guidant le peuple*, 1830, musée du Louvre à Paris.

La liberté peut aussi être liée à un *mode d'être*, à une façon d'être au monde, à une nécessaire libération par l'appropriation collective de l'acte de créer (la culture *hacker*). Les textes traitant des cultures du partage produites par l'informatisation (Yannick Delbecq, Antoine Moreau et Lila Roussel) proposent une éthique distincte de celle inhérente au libéralisme classique basée sur le concept de propriété, en détrônant la notion du copyright pour le remplacer par le copyleft. Cette zone déterritorialisée laisse place au foisonnement de la connaissance et de la création en *nous* donnant la responsabilité des logiciels et des contenus (*empowerment*). C'est aussi dans un territoire libéré de ses frontières que les femmes ont su proposer un dépassement de leur ancrage corporel associé à l'hétéronormativité et s'approprier ce qui au départ pouvait paraître une domination sans appel: la pornographie (Lila Roussel et Ariane Bilodeau).

Les *lieux de la liberté* propres à la création ne sont pas toujours là où on les attend. En fait, ils y seront rarement. Souterrains, interstices, rencontres improbables, Yi-Jing, improvisations, infiltrations, parasitages, subversions, performances invisibles ; *a contrario*, à contretemps. Tout pour déjouer les gros sabots que sont devenues les logiques managériales de l'État et les flux du marché. Entre les lignes des codes barres, en se jouant d'elles ou avec elles, *l'art* semble encore avoir quelque chose à *nous* dire.

La fin de l'art ou, pour emprunter les mots du philosophe français Yves Michaud, la fin d'une certaine forme de représentation de l'art n'a pas pour autant chassé le politique de l'art ou le désir d'inscrire l'art dans le politique. Nous assistons désormais à une *multiplicité de pratiques artistiques*, notamment à un art micropolitique qui ne s'engage plus prioritairement de façon frontale comme le faisaient jadis les premières avant-gardes traversées par un certain fantasme de l'efficacité politique d'un art engagé. Il ne s'agit pas ici de reléguer aux poubelles de l'histoire l'héritage esthéticopolitique des premières avant-gardes qui nous habitent encore, mais de reconnaître dans l'art qui nous est contemporain l'existence d'un dialogue, d'une relation imparfaite et parfois inédite avec le politique, le monde et le commun.

Avec Auschwitz, malgré Auschwitz, « je me souviens de ce que je n'ai pas vécu » dira Vincent Filteau. Créer en portant le murmure de ces fantômes. Questionnement lancinant dans le texte de Judith Trudeau. Comment créer après le grand drame ? Sommes-nous toutes et tous des imposteurs de l'histoire ? Comment les artistes ont-elles/ils répondu au grand vide ? La musique atonale évoquée dans le texte de Nicolas Masino en serait-elle une réponse ? Les refuges dans l'abstraction, quels que soient les territoires artistiques, semblent avoir été privilégiés, comme d'un silence chromatique.

Entre le son et la parole, entre l'art pour l'art et l'art humaniste où l'empathie semble aussi être un moteur de création (Pierre Robert), d'une autonomie du monde des arts à un art engagé, le *spectre analytique* braque ses outils à travers bon nombre d'exemples. Nous ne saurions insister suffisamment sur l'ouverture de ces fenêtres, à passer à travers elles et à aller écouter la musique de Michel Ratté,

à visionner des films de Pier Paolo Pasolini, à relire les poèmes de Gaston Miron, à participer aux « performances invisibles » de Steve Giasson, à comprendre, avec Nathalie Heinich, le paradigme de l'art contemporain.

Au fil des pages, les lectrices et les lecteurs pourront découvrir les brèches et les ouvertures qu'offrent ces luxuriants territoires de l'art. L'art a encore quelque chose à nous dire, en dialogue avec le politique, s'y frottant, s'y confrontant, le déjouant, le composant et le recomposant. Comme le plaidait le Salon des refusés il n'y a pas si longtemps, un art capable, nous l'espérons, de *renouveler sans détruire...*

La richesse de ce dossier se trouve au final dans les *rencontres*. Dans un commun sensible dirait Jacques Rancière, en dehors de la « police » (Emanuel Guay). Un art politique de la rencontre, possible par l'absence de hiérarchies. À la recherche, peut-être, d'un réenchantement sur les lieux mêmes où se creusait l'abîme de la liberté.